

OPÉRA DE MASSY. Ven 2 avril 2026 : Moldau, Elgar, Brahms... Alice Coote, Orchestre national d'Île-de-France

La scène massicoise promet les grands
vertiges symphoniques dans ce programme
ambitieux où les 80 musiciens de
l'Orchestre Francilien, gardent le cap à
travers une série de partitions océanes
spectaculaires...

Photo © Phil Sharp

Dans **La Moldau**, poème symphonique d'une liquidité
revivifiante, **Bedřich Smetana** évoque le cours de la rivière
Vltava, traversant les paysages pittoresques de la Bohême,
dans un flux digne des cascades les plus puissantes... À travers
ses mélodies envoûtantes, Smetana transporte au cœur de la
nature, des sources tranquilles aux flots tumultueux,
convoquent aussi les fêtes champêtres et les légendes
anciennes.



Puis, en ambassadrice des climats marins et atmosphériques, la mezzo-soprano **Alice Coote**, voix habitée voire hallucinée, déploie sa voix envoûtante dans **Sea Pictures d'Edward Elgar**. Ce cycle de melodies plonge dans l'univers marin, où les émotions

humaines se mêlent aux mystères de l'océan.

Pour conclusion, l'orchestre interprète **la Symphonie n°3 de Brahms**, souvent considérée comme la plus lyrique des symphonies du compositeur. Thèmes mélodiques subtiles, harmonies raffinées expriment la puissance vertigineuse et la pudeur émotionnelle brahmsienne, offrant un final grandiose et roboratif.

Opéra de Massy
Grand concert symphonique

Vendredi 3 avril 2026 – 20h

Réservez vos places directement sur le site de l'Opéra de
Massy :

https://www.opera-massy.com/fr/la-moldau.html?cmp_id=77&news_id=1202&vID=3

TARIFS :

Cat.1 : 30€ | massicois 23€
Cat. 2 : 25€ | massicois 19€
Cat. 3 : 19€ | massicois 14€
Étudiants : 10€ (Cat. 2 et 3)
-18 ans : -50%

DURÉE :

1h20 entracte compris

Programme

Bedřich Smetana
La Moldau

Edward Elgar
Sea Pictures, cycle de mélodies marines

Johannes Brahms
Symphonie n° 3

Distribution
Orchestre national d'Île-de-France
Direction : Ainars Rubikis
Mezzo-soprano : Alice Coote

**LA SEINE MUSICALE. Marie-Claude PIETRAGALLA :
BEETHOVEN, la Symphonie des**

corps, sam 14 fév 2026. Orchestre National d'Île-de-France, David Greilsammer

Le programme dédié à l'imaginaire beethovénien mêle *Concerto* et *Symphonie*. Nerveux, percussif, tendre, lyrique... Dans cette interprétation de l'oeuvre, la vitalité expressive et le relief dramatique du *Concerto pour piano n° 3* de Ludwig van Beethoven font éclater sa forme classique. Depuis le clavier, David Greilsammer dirige l'Orchestre national d'Île-de-France ; il met en valeur le souffle de plus en plus impérieux du compositeur dont le tempérament le conduit toujours vers l'esprit de conquête, d'un renouvellement sans limites.

L'écriture de Beethoven est si évocatrice et théâtrale qu'elle appelle la scène et le mouvement. Ainsi l'énergie de la danse que convoquent sa *Symphonie n° 7* et le thème obsédant de l'Allegretto, célébrissime, qui se transmet à tous les instruments de l'orchestre jusqu'à tout embraser. L'euphorie, contagieuse, traverse la partition de part en part et tourbillonne jusqu'à la fin, furieusement dansante. Richard

Wagner lui-même, admiratif de la grande forge beethovénienne, ne disait-il pas de cette symphonie qu'elle est l'apothéose de la danse ?

Les chorégraphes **Marie-Claude Pietragalla** et **Julien Derouault**, tous deux fondateurs du Théâtre du corps, font de la partition symphonique, le théâtre d'un spectacle organique où danse et musique fusionnent dans le geste et le mouvement des 10 danseurs, tous issus de l'école qu'ils ont fondée.

La symphonie devenue ballet grandiose célèbre la vitalité des corps dont l'architecture mouvante est d'autant mieux révélée dans l'écrin de l'Auditorium de **La Seine Musicale**.

Beethoven, La Symphonie des corps

**Chorégraphie de Marie-Claude
Pietragalla et Julien Derouault
– Théâtre du Corps
Orchestre national d'Île-de-
France**



**samedi 14 février 2026 – 20h30
à partir de 31.50€**

**RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de LA SEINE
MUSICALE :**

<https://www.laseinemusicale.com/spectacles-concerts/beethoven-symphonie-n-7-marie-claude-pietragalla-orchestre-national-ile-de-france/>

distribution

Orchestre national d'Île-de-France

David Greilsammer, piano et direction

Marie-Claude Pietragalla, Julien Derouault, chorégraphie

Danseuses et danseurs du Théâtre du Corps – Centre de
Formation des Apprentis Pietragalla – Derouault / Théâtre du
corps

Visitez le site officiel de Marie-Claude Pietragalla / Julien
Derouault : <https://www.theatre-du-corps.com/>

Page dédiée à la SYMPHONIE DES CORPS :
<https://www.theatre-du-corps.com/25-26-beethoven/>



**CRITIQUE, récital lyrique.
PARIS, Théâtre des Champs-
Elysées, le 8 juin 2025.
Pretty YENDE (soprano),
Orchestre national d'Île de
France, Pablo Mielgo
(direction)**

Quelle soirée envoûtante au Théâtre des Champs-Elysées – et grâce à la série des « *Grande Voix* » ! Pretty Yende, la soprano sud-africaine au timbre d'or, a illuminé la fameuse scène parisienne, portée par l'excellence de l'Orchestre National d'Île-de-France sous la direction énergique et sensible du chef espagnol Pablo Mielgo. Entre grands airs d'opéra et escapades légères, son programme a démontré l'étendue prodigieuse de son art, chaque pièce sublimée par une technique irréprochable et une expressivité bouleversante.

La soirée s'ouvre avec l'ouverture de *La Forza del Destino* (Verdi), où l'orchestre déploie une tension dramatique magnifique, annonçant une soirée sous le signe du grand opéra. Puis, **Pretty Yende** entre en scène pour « *D'amor sull'ali rosea* » (*Il Trovatore*), où sa voix, d'une pureté cristalline, se pare de *pianissimi* envoûtants et de nuances infinies. Son

souffle semble inépuisable, chaque phrase portée par un legato d'une élégance souveraine. Le « *Casta Diva* » (*Norma*) qui suit est un moment de grâce absolue. La soprano domine les vocalises avec une aisance déconcertante, mêlant finesse belcantiste et puissance romantique, tandis que le « *Ah! bello a me ritorna* » explose en une déclaration passionnée, couronnée par des aigus d'une luminosité à couper le souffle. Après l'ouverture de *Nabucco* (Verdi), jouée avec une fougue électrisante, Yende enchante avec « *Mercé, dilette amiche* » (*I Vespri Siciliani*), où sa coloratura étincelante et son sens inné de la comédie font mouche.

Puis, changement d'ambiance avec « *Depuis le jour* » (*Louise, Charpentier*) : son timbre prend des teintes veloutées, caressant chaque note avec une tendresse qui arrache des frissons. L'ouverture de *La Vie Parisienne* (Offenbach) entraîne ensuite la salle dans un tourbillon joyeux, avant que « *Suis-je gentille ainsi ?* » (*Manon, Massenet*) ne révèle toute la coquetterie espiègle de la soprano. Son interprétation de « *Obéissons quand leur voix appelle* » est un festival de nuances espiègles et de vocalises impeccables, salué par des applaudissements nourris. La « *Chanson à la lune* » (*Rusalka, Dvořák*) s'avère comme un moment de pure poésie. Sa voix, d'une transparence lunaire, flotte avec une douceur surnaturelle, tandis que l'orchestre brosse un écran orchestral envoûtant. Puis, après l'ouverture de *La Chauve-Souris* (Strauss), Yende s'empare du *Csárdás* avec une autorité dramatique et une virtuosité époustouflante, terminant sur un suraigu explosif qui déclenche des d'applaudissements nourris d'un public parisien quasi entré en transe.

Mais la magie ne s'arrête pas là ! En guise de *finale*, Pretty Yende offre un *medley* de chansons américaines qui fait fondre la salle, conclu par « *Over the Rainbow* » (Arlen), clou du spectacle, où son aigu final, suspendu dans un fil de voix, laisse la salle en apesanteur. Elle offre ensuite, à un public toujours plus conquis, deux *bis* : « *Paris, Paris, Paris* » de

Joséphine Baker – et ce qui est désormais son refrain dans chacun de ses récitals, « *I feel Pretty* » (extrait de *West Side Story* de Bernstein). Entre chaque *bis*, elle lance, rayonnante : « *I love you, Paris !* », provoquant des manifestations de plus en bruyantes et hystériques de la part d'un public parisien tombé une nouvelle fois amoureux d'elle...

Et pour les aficionados, **Pretty Yende** sera de retour la saison prochaine au TCE dans le cadre des « *Grandes Voix* » à deux occasions : le 4 octobre 2025 pour le [Gala Joséphine Baker](#), puis le 16 décembre pour un programme « [Noël en chansons](#) » !

CRITIQUE, récital lyrique. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées,
le 8 juin 2025. Pretty YENDE (soprano), Orchestre national
d'Île de France, Pablo Mielgo (direction). crédit photo (c)
Emmanuel Andrieu

**CRITIQUE, opéra. MASSY,
Opéra, le 17 nov 2024.
Ambroise THOMAS : Hamlet.**

**Armando Noguera, Florie
Valiquette, Ahlima Mhamdi,
Kaelig Boché...Chœur d'Angers
Nantes Opéra, Chœur de
l'Opéra de Massy, Orchestre
National d'Île de France,
Hervé Niquet / Frank Van
Laecke**

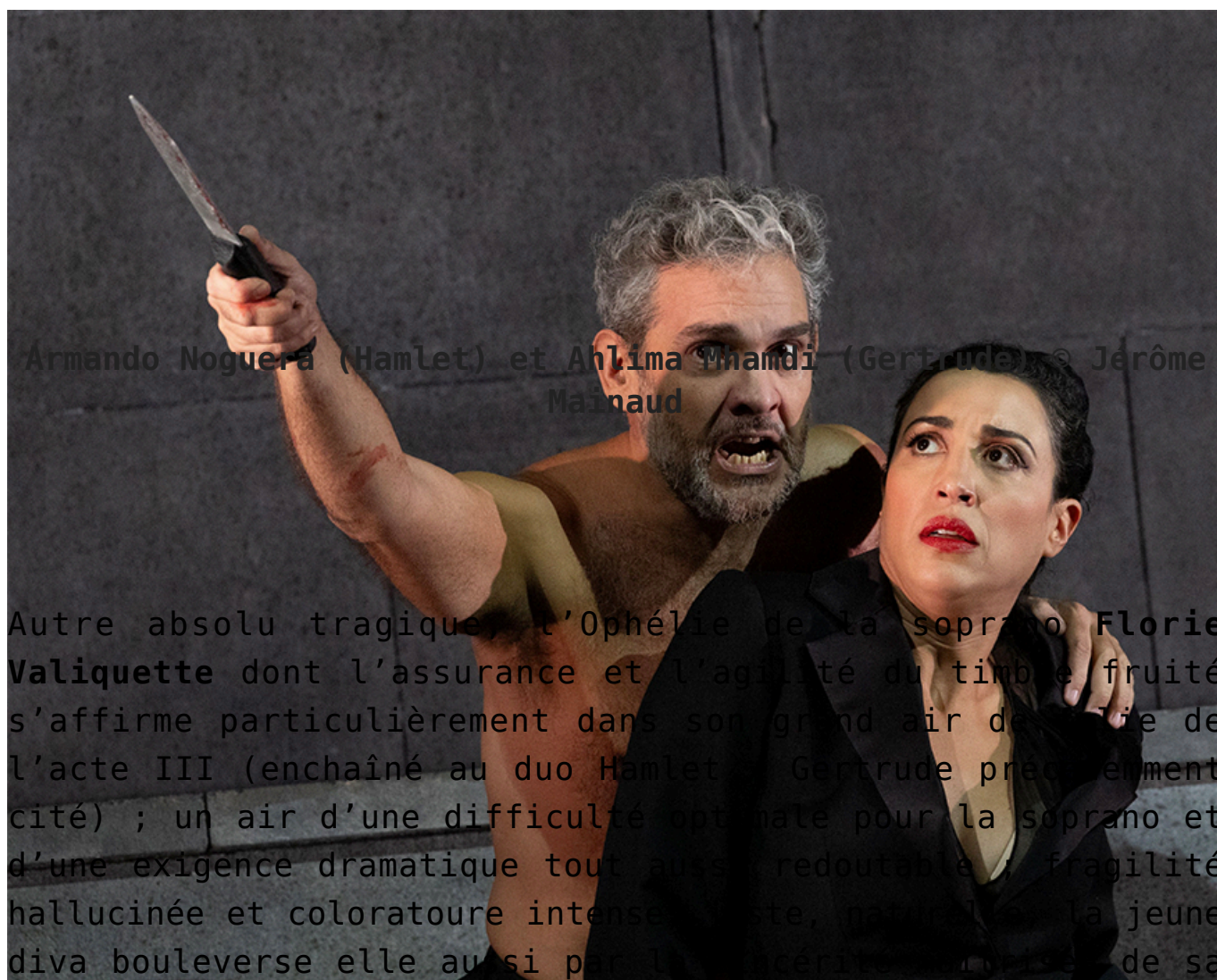
**C'est un Hamlet de première valeur à
laquelle nous avons assisté. Somptueuse
et ténébreuse à souhaits, la mise en
scène de Frank Van Laecke est servie, à
l'Opéra de Massy où elle faisait escale
les 15 et 17 nov, par une distribution
proche de l'excellence.**

Le raffinement des lumières, la force du dispositif scénique qui délimite sur la scène, un vaste espace fermé qui pourrait être la représentation de ce qui se passe dans l'esprit d'Hamlet, la qualité dramatique et vocale des solistes, l'engagement des musiciens dans la fosse (sous la baguette ample et détaillée du chef **Hervé Niquet**) ... produisent devant le public massicois, un sans faute mémorable. De sorte que la production créée par Angers Nantes Opéra en 2019, revêt à Massy, un surcroît de vérité et d'intensité, passionnant.

Photo ci dessus : Hamlet et la Reine Gertrude / Armando Noguera et Ahlima Mhamdi © Jérôme Mainaud.

Ce soir la fosse est contrastée et engagée comme jamais, déployant la soie à la fois noble, grandiose d'un Thomas, emblème éloquent de l'art musical du Second Empire ; le style est volontiers spectaculaire, dans l'esprit du grand opéra français (mais sans ballet) qu'enrichit aussi une sensibilité ciselée pour les vertiges tendres (bouleversante et tragique trajectoire d'Ophélie). De Shakespeare, Ambroise Thomas reprend et amplifie même pour son ouvrage créé en 1868, le caractère fantastique (à travers le spectre paternel qui s'impose dans l'esprit d'Hamlet et s'adresse directement à lui : ici la voix projetée de la basse **Jean-Vincent Blot**, sépulcrale et foudroyante depuis les cintres). Les éclairages subtils, – de la pénombre inquiétante à l'obscurité mortifère (signés du metteur en scène lui-même et de Jasmin Sehic) brossent à la façon d'un peintre, 1001 nuances de gris profonds ; autant d'accents qui dessinent la lente et inéluctable folie vengeresse d'Hamlet, sa destruction progressive, sa possession malade (où participe aussi l'alcool, si l'on se réfère au nombre de bouteilles qui jonchent le sol...). Le Prince danois est bien cet enfant démuní, témoin d'un assassinat auquel il est exigé qu'il fasse réparation : en somme le pendant masculin d'une Elektra (chez Richard Strauss) ; pas de répit ni aucune issue sauf ...la vengeance ; de quoi accaparer toute l'énergie et rendre fou ; c'est la trajectoire d'Hamlet, superbement incarné par le baryton **Armando Noguera** qui soigne autant l'intensité du verbe que la justesse de chaque geste ; le rôle est aussi exigeant voire éreintant pour l'interprète (quasiment toujours en scène et chantant) que celui d'Athanaël de Thaïs de Massenet : deux Everest pour tout baryton.

La sincérité du chanteur fait mouche dans chaque jalon de son cheminement noir et sacrificiel : l'air du vin, la dénonciation de son oncle criminel (après la Pantomime) à l'acte II ; puis à l'acte III, son monologue entre errance et vertige à vide (« être ou ne pas être »), surtout son terrible duo avec sa mère la reine Gertrude (percutante **Ahlina Mhamdi**), d'une violence âpre, qui se serait achevé par un matricide si le spectre paternel ne l'en avait pas empêché. La présence du baryton, son souci du texte suscitent l'admiration. Tout le personnage se construit comme une lente et impérieuse course de vengeance, irrépressible, inextinguible... et dans le même temps, dans un temps compté qui mène à la mort,... ainsi jusqu'à la destruction finale.



Armando Noguera (Hamlet) et Ahlima Thambi (Gertrude) © Jérôme Mainaud

Autre absolu tragique, l'Ophélie de la soprano **Florie Valiquette** dont l'assurance et l'agilité du timbre fruité s'affirme particulièrement dans son grand air de Folie de l'acte III (enchaîné au duo Hamlet et Gertrude précédemment cité) ; un air d'une difficulté optimale pour la soprano et d'une exigence dramatique tout aussi redoutable : fragilité hallucinée et colorature intense. Faste, naturel, la jeune diva bouleverse elle aussi par la sincérité universelle de sa performance ; l'Ophélie désirante, amoureuse d'Hamlet, et pourtant négligée par lui (malgré lui), s'enfonce peu à peu

dans la mort à mesure que son chant s'élève inversement, jusqu'à la noyade spectaculaire : un grand moment vocal et théâtral.

Palmes spéciales également pour le ténor très ardent et lui aussi percutant, **Kaelig Boché** dont le Laerte, frère de Ophélie, brûle les planches par sa sincérité franche et claire, en particulier à son retour de Norvège, quand il reproche à Hamlet d'avoir écarté Ophélie.

Les chœurs maison (de l'Opéra de Massy) associés à **ceux d'Angers Nantes Opéra** (dirigés par **Xavier Ribes**) sont impeccables, dans chaque tableau collectif, furieusement festifs et enivrés aux I et II ; d'une tendresse funèbre et complice pour le suicide d'Ophélie et ses funérailles aux IV et V.



**Florie Valiquette, éblouissante et déchirante Ophélie ©
Michelle Soubelet**

A mesure que la soirée se déroule, les épisodes plongent dans une encre tragique de plus en plus enveloppante ; même si Hamlet parvient enfin à venger son père, chaque épreuve et défi relevé, le détruit irrémédiablement ; cette inéluctable descente aux enfers est magistralement exprimée dans la mise en scène brillante et juste de **Frank Van Lecke**.

Dans la fosse, baguette précise, détaillée, **Hervé Niquet**, à la tête de **l'Orchestre National d'Île de France**, insuffle la fièvre dramatique requise ; la lecture est puissante et

chambriste ; elle sait indiquer le tempérament lyrique spécifique du verdien Ambroise Thomas, son goût pour la couleur et l'atmosphère (lesquelles varient à chaque tableau particulier grâce à une intelligence des timbres très originale) ; pour preuve chaque solo d'instruments, en particulier le saxophone qui lance le divertissement préparé par Hamlet à l'adresse du couple criminel... (acte II). Une nouvelle superbe soirée à l'Opéra de Massy.

CRITIQUE, opéra. Hamlet d'Ambroise Thomas à l'Opéra de Massy,
le 17 nov 2024.

Distribution

Hamlet : Armando Noguera
Ophélie : Florie Valiquette
Claudius : Patrick Bolleire
Gertrude : Ahlima Mhamdi
Laërte : Kaelig Boché
Marcellus : Yoann Le Lan
Horatio : Florent Karrer
Le Spectre : Jean Vincent Blot
Polonius : Nikolaj Bukavec
Premier fossoyeur : Pablo Castillo Carrasco
Deuxième fossoyeur : Bo Sung Kim

Orchestre National d'Ile-de-France
Chœur d'Angers Nantes Opéra
Chœur de l'Opéra de Massy

Direction musicale : Hervé Niquet
Mise en scène : Frank Van Laecke
Décors et Costumes : Philippe Miesch
Lumières : Frank Van Laecke, Jasmin Šehić
Chorégraphie : Tom Baert

à venir à l'Opéra de Massy...

Prochain spectacle incontournable à l'affiche massicoise : SOLOMON, une »serenata » de William Boyce, perle baroque réalisée par l'ensemble Opera Fuoco, David Stern, ven 29 nov 2024 (20h) / infos et réservations directement sur le site de l'Opéra de Massy : https://www.opera-massy.com/fr/solomon.html?cmp_id=77&news_id=1078&vID=3

Prochain opéra à l'affiche de l'Opéra de Massy : La Belle Hélène d'Offenbach, les 13 et 14 déc 2024. Olivier Desbordes, mise en scène. Dominique Rouits, direction. Avec entre autres : Ahlima Mhamdi (Hélène), Raphaël Jardin (Pâris)... et l'Orchestre de l'Opéra de Massy. INFOS & RÉSERVATIONS : https://www.opera-massy.com/fr/la-belle-helene.html?cmp_id=77&news_id=1082&vID=80

CD, compte rendu critique.

Bel Canto amore mio : ouvertures d'opéras. Orchestre national d'Île-de- France. Enrique Mazzola, direction

CD, compte rendu critique. *Bel Canto amore mio : ouvertures d'opéras.* Orchestre national d'Île-de-France. Enrique Mazzola, direction.

Enregistrement réalisé en 2015. **BRUTAUX, REPETITIFS : TROP DE FORTE TUENT LE BEL CANTO...**

Avouons qu'à part de trop rares accents justes, ce nouveau disque qui devait sonner comme une formidable carte de visite,

soulignant les qualités du premier orchestre francilien subventionné, est une déception. Le bel canto symphonique paraît ici bien trop contrasté, brutalisé, dénaturé... voire *instrumentalisé*. Le premier Bellini d'ouverture (I Capuleti) sonne encore grosse caisse, le collectif jouant réellement trop fort, la puissance à tout craind sacrifiant la finesse d'articulation. D'ailleurs dommage qu'en studio où tous les équilibres sont possibles, hors des contraintes du concert, même le Donizetti qui suit (subtile mélodie énoncée au violoncelle de Don Pasquale), retrouve des tutti finaux pétaradants plus mécaniques qu'habités et gradués. Mais, la facétie, le jeu, un clinquant instrumental savent sauver l'affiche et les apparences. Pour autant la promesse annoncée dans une ouverture qui doit tenir en haleine le spectateur



exige des qualités, des nuances, habiles, suggestives, des vertiges inédits qui appellent la suite. Défis relevés de façon plus passionnante dans Roberto Devereux, dans sa première partie – avant le premier tutti, décidément trop « grosse caisse ». Problème d'esthétique sonore imputable au chef. Il faut infiniment de subtilité comme de légèreté palpitante pour réussir le style belcantiste à l'orchestre ; très rossinienne par son abattage expressif, sa distribution instrumentale aussi, Devereux étonne, sait même captiver par la fluidité électrique des cordes.

OUVERTURES en déconfiture

DECEPTION FRANCILIENNE. Chef principal de l'Orchestre francilien depuis 2012, l'espagnol **Enrique Mazzola** apporte une fièvre pétillante à défaut d'une vraie profondeur, comme d'une sincérité nuancée, car sous sa battue heurtée, trop manichéenne finalement, toujours ce clinquant qui frappe, dans le nerf et l'action, dans le théâtre et l'outrance. Pour autant, les opéras de Bellini, Donizetti ne sont pas ceux de Verdi, ou des véristes. Il s'agit d'énoncer, d'exprimer l'ineffable avec cette distinction et ce legato souverainement suggestif qui caractérisent tant la ligne de chant. On ne retrouve pas ici ces qualités à l'orchestre : assumé trop fort, dans la démonstration, le geste manque singulièrement de finesse, de subtilité, de trouble, d'inquiétude et de mystère ; tout est déjà donné, dans l'artifice dès l'ouverture (manque singulier d'imagination dans Ugo de Donizetti)... Le côté grand opéra, pompier, là encore et une manière de Rossini mécanisé dans Margherita d'Anjou de Meyerbeer où se distingue à 2'15, un piano (le seul véritable à sa juste place !!!??) des cordes, signes d'une nuance enfin maîtrisée,... dans un bain de forte, fortissimos, répétés sans vraie subtilité.

Le seul Mercadante (Emma d'Antiocha), et son hautbois affligé

(sur fond de clarinettes graves, en compassion), puis les doubles trompettes d'une infinie tendresse se révèlent d'une puissante originalité : la découverte de l'album et la pièce la plus longue après Ugo. Sa seconde partie où dialoguent la banda hors scène et l'orchestre (harmonie et fanfare) impose une sorte de hargne à l'orchestre qui s'entête, une fièvre qui rassemble les musiciens en une transe collective où l'on recherche en vain, l'éloquence comme la finesse bel cantiste. Encore un disque dont la conception confirmera que les Belcantistes étaient piètres orchestrateurs (Bellini, Donizetti). Et pourtant mais oui, il existe des couleurs, des climats, des teintes ténues qui ne demandent chez Bellini qu'à diffuser leur parfums envoûtants...

Après ses successeurs : comment sonnent les deux Rossini, préservés pour la fin ? **Tancredi**, seria d'une ivresse nostalgique toujours digne : les options du chef étonnent, ne serait ce que dans le premier tutti qui claque comme un pétard mouillé (grelots secs à l'envi, référence au Sérail mozartien, pour faire couleurs orientales ? mais au risque de dénaturer le sujet par une surcharge parodique), percussions étonnantes à vrai dire (ajouts de couleurs déconcertantes), d'où jaillissent des cordes enjouées, frémissantes, dans une vision... un rien démonstrative et toujours outrageusement contrastée; aux tutti téléguidés, répétitifs comme une mécanique là encore grosse caisse...Quelle déception : imagination schématique, manque de finesse, vision caricaturale, le bel canto de Mazzola est globalement lourd, épais, étranger à la finesse suggestive du bel canto requis.

La coupe très fine du Barbier de Séville, resserrée (dans sa succession de mélodies géniales qui s'y succèdent sans répétitions), toujours portée sur l'intériorité permet à Mazzola d'éviter jusqu'à la fin des 3 premières minutes la lourdeur constatée auparavant : heureusement l'accord plus tendre des cordes et des bois et des tutti mieux nuancés, réussissent la meilleure ouverture du programme (avec le

Mercadante relevée). En bis, un choix de sections saisies au moment des répétitions, un bonus complémentaire qui voudrait nous convaincre qu'ici se jouent des enjeux passionnants et une manière de vivre la musique, autrement... le chef en français s'exprime sur la frontière ténu entre esprit comique et tragique, sur les forte chez Rossini, etc ... sans réellement surprendre ni convaincre. Derniers mots : « c'était merveilleux » dit l'ingénieure du son ou la productrice ? On aurait aimé partager tel jugement. Même si les qualités de l'orchestre se révèlent de façon trop fugace dans certaines séquences, le geste globalement schématique et pesant du chef, rend opaque et mécanique sa perception du bel canto orchestral. Une pâte trop fouettée qui manque d'esprit et de saveurs, de finesse comme de raffinement. Ecoutez ce qu'est capable un chef trop absent à notre goût, maître orfèvre de ce répertoire, **Marco Guidarini** : fin mozartien, exquis donizettien et tout autant Debussyste de rêve, ses Bellini, Donizetti, Rossini, sont d'un chambrisme autrement incandescent : il a d'ailleurs créé un Concours de chant de Bel canto en hommage à Bellini... un rv devenu incontournable en France : le nouveau berceau du goût. Pour L'Orchestre national d'Île de France, c'est dommage. Ce nouveau disque en manque cruellement.

CD, compte rendu critique. Bel Canto amore mio : ouvertures d'opéras. Orchestre national d'Île-de-France. Enrique Mazzola, direction. Durée : 57mn. Enregistrement réalisé en 2015. 1 cd NoMadMusic